



L'incognoscible maître de la réalité

Arnaud Esquerre

► To cite this version:

Arnaud Esquerre. L'incognoscible maître de la réalité. *Gradhiva* : revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie , 2019, 29, pp.140-161. 10.4000/gradhiva.4120 . hal-02153040

HAL Id: hal-02153040

<https://hal.science/hal-02153040>

Submitted on 6 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'INCOGNOSCIBLE MAÎTRE DE LA RÉALITÉ

Arnaud Esquerre

Musée du quai Branly | « [Gradhiva](#) »

2019/1 n° 29 | pages 140 à 161

ISSN 0764-8928

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-gradhiva-2019-1-page-140.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Musée du quai Branly.

© Musée du quai Branly. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

29 | 2019

Estrangemental

L'incognoscible maître de la réalité

The Unknowable Master of Reality

Arnaud Esquerre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/4120>

DOI : 10.4000/gradhiva.4120

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 29 mai 2019

Pagination : 140-161

ISBN : 978-2-35744-112-5

ISSN : 0764-8928

Distribution électronique Cairn



CHERCHER, REPÉRER, AVANCER.

Référence électronique

Arnaud Esquerre, « L'incognoscible maître de la réalité », *Gradhiva* [En ligne], 29 | 2019, mis en ligne le 01 janvier 2022, consulté le 27 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/4120> ; DOI : 10.4000/gradhiva.4120

© musée du quai Branly



Deep Space & K



L'incognoscible

maître de la réalité

par Arnaud Esquerre

Les extraterrestres mis en scène par l'écrivain Philip K. Dick ne sont pas directement la source de l'incertitude concernant la réalité, à la différence des événements extraterrestres dont rendent compte ceux qui en sont témoins et qui ne parviennent pas à lever l'hésitation sur ce qu'ils ont vu. S'il y a du genre fantastique chez Dick, il est davantage introduit par le rapport que les personnages entretiennent à la réalité, faisant douter le lecteur lui-même de ce qu'il a lu.

Cependant, Dick recourt à une conception tantôt moniste, tantôt dualiste de la réalité. Dans une conception dualiste, le problème soulevé par les écrits de Dick à propos de la réalité n'est pas seulement de distinguer ce qui est réel de ce qui ne l'est pas, mais de savoir qui maîtrise la réalité, ce qui suppose que cette réalité puisse être construite. Trois conceptions peuvent être distinguées (écran, scène, monde). Se posent alors d'une part la question du temps, d'autre part celle de ce qui n'est pas construit, le « hors-construit ».

mots clés

extraterrestre, fantastique,
réalité, culture, pouvoir

Est-il possible de douter de la réalité à partir d'êtres dont il est généralement admis, au début du ^{xxi}^e siècle, qu'ils n'en font pas partie, les êtres extraterrestres, au sens où aucun d'entre eux ne s'est jamais manifesté et n'a été reconnu comme tel publiquement, comme le sont les chauves-souris, et où l'on ne possède pas de traces de leur existence, y compris dans une réalité antérieure à l'apparition de l'espèce humaine, comme on en a pour les ptérosaures ? Quelques fragments de réponse à cette question peuvent être apportés à partir d'écrits du romancier de science-fiction Philip K. Dick, qui a mis en scène à la fois des extraterrestres et la réalité nommée comme telle.

Les extraterrestres que l'on rencontre dans les récits littéraires de Philip K. Dick ne sont pas si nombreux, laissant, parmi l'ensemble des personnages, une large place aux humains. Ils peuvent avoir été menacés, chassés, soumis, voire exterminés par les humains, lorsque ceux-ci ont colonisé d'autres planètes. Dans ce cas, ils peuvent être facilement identifiables et identifiés par ceux-là, y compris par un enfant. Ainsi, dans *Simulacres* (Dick 2014 [1964]), lorsqu'un petit garçon aperçoit une « silhouette » cachée sous une énorme pancarte, il s'exclame sans hésiter : « Hé, papa, regarde ! Tu sais ce que c'est ? Regarde, c'est un papoula » (*Ibid.* : 59), c'est-à-dire une « petite créature martienne », dotée de six pattes boudinées. Ce papoula qui se révèle être « un simulacre », contrôlé par un humain, grâce à une boîte de commandes, aurait été fabriqué d'après un authentique papoula, la population de ses congénères ayant été tuée par les humains. Cette extermination des extraterrestres est aussi le destin des Bleeks, dans *Glissement de temps sur Mars*, planète sur laquelle se sont installées des colonies humaines. Ressemblant « davantage à des Noirs aborigènes, comme les Bochimans africains » (Dick 1981a [1964] : 178), ils sont tout aussi reconnaissables par les humains. À l'inverse, les extraterrestres, s'ils sont eux-mêmes colonisateurs, peuvent se mêler aux humains en étant difficilement identifiables, comme les Lilitariens, dont une escadre venue de l'Empire d'Alpha du Centaure a colonisé la Terre, dans *En attendant l'année dernière* (Dick 1977 [1966]), parce qu'ils ne présentent pas de différence d'apparence morphologique avec les humains (contrairement à une autre race, les Reegs, qui, eux, disposent de six extrémités, d'une carapace et d'antennes sensibles pour communiquer). Comme l'a relevé Robert Silverberg (2006 [1992]), Dick introduit, dès ses nouvelles des années 1950, des extraterrestres dont les apparences (par exemple telle manière ampoulée de parler, dans *L'Heure du wub*) tranchent avec celles des autres récits contemporains de science-fiction, où « les extraterrestres se présentent généralement sous la forme de hideux carnassiers pourvus de crocs, d'yeux en boutons de bottines et d'écailles luisantes » (Silverberg 2006 [1992] : 96). Cependant, colonisés ou colonisateurs, les extraterrestres partagent une même caractéristique : ils sont d'aspect facilement descriptible, mais leurs intentions à l'égard des humains en général sont incertaines, ceux-ci ignorant si ceux-là sont des amis ou des ennemis (comme pour les Lilitariens et les Reegs), quand elles ne demeurent pas quasiment inaccessibles (seul un enfant schizophrène réussit à entrer pleinement en communication avec les Bleeks).

Les récits littéraires publiés de son vivant par Philip K. Dick appartiennent à ce que j'appelle des récits *indirects*, au sens où ils suivent des procédés conventionnels, c'est-à-dire instaurés de manière plus ou moins institutionnelle et qui peuvent faire l'objet d'un rappel aux conventions en cas de manquement. À ces récits indirects s'opposent les récits directs, qui ne répondent à aucune convention, tels que les récits directs d'expérience vécue (Esquerre 2016). Le récit direct d'expérience vécue et le récit littéraire



n'entretiennent pas le même rapport au monde : le premier est considéré comme rendant compte de l'expérience du monde telle qu'elle a été vécue par un témoin, tandis que le recours à des procédés littéraires introduit une construction qui offre autant d'écarts possibles avec l'expérience du monde, écarts particulièrement marqués dans les premiers récits de Philip K. Dick (entre autres par l'emploi de néologismes), un peu moins dans ceux, ultérieurs, formant *La Trilogie divine*¹.

Extraterrestres, science-fiction et fantastique

Les récits directs d'expérience vécue d'événements extraterrestres sont ceux de témoins rapportant, généralement, avoir vu une chose énigmatique dans le ciel. Plusieurs centaines d'entre eux ont été archivés, en France, au Centre national d'études spatiales (Cnes) depuis 1977 par un petit département qui leur est dévolu, le Groupement d'études et d'informations sur les phénomènes aériens non identifiés (Geipan). Un grand nombre ont été rendus publics et sont librement accessibles, constituant, en 2015, un corpus de 1 506 cas datés entre 1952 et 2012², étudié dans *Théorie des événements extraterrestres* (Esquerre 2016). L'immense majorité expose l'observation directe d'un événement aérien, et très peu font état de rencontres avec des êtres extraterrestres.

Si ces récits testimoniaux ne dépeignent pas de manière identique ces choses mystérieuses – bien qu'elles y soient presque toujours silencieuses et situées dans les cieux –, la plupart d'entre eux sont ordonnés selon un même modèle narratif. Pourtant, les témoins ne se connaissent pas et leurs visions

fig. 1

Photographie de soucoupes volantes publiée par le TeenAge Times de Dublin, mars 1950. Photo by Keystone-France/Gamma-Keystone via Getty Images.

1. *La Trilogie divine* (Valis Trilogy) est principalement composée de *Siva* (1981b), *L'Invasion divine* (1982) et *La Transmigration* de Timothy Archer (1983).

2. Les événements sont survenus entre le 21 septembre 1952 et le 17 juillet 2012, certains ayant été rapportés plusieurs décennies après.

philip k. dick

la vérité avant-dernière

roman

robert laffont

philip k. dick

ubik

roman

robert laffont

philip k. dick

au bout du labyrinthe

ailleurs & demain  robert laffont

philip k. dick

ubik

roman

robert laffont

philip k. dick

ubik

roman

robert laffont

philip k. dick

glissement de temps sur Mars

robert laffont

n'ont surgi ni au même endroit ni au même moment. Après avoir indiqué une date et un lieu, le narrateur raconte qu'il se livrait à une activité routinière, comme conduire une voiture, promener un chien ou rêvasser à sa fenêtre. Regardant le ciel, il a soudain aperçu une chose énigmatique, en général silencieuse, qu'il décrit, et qu'il affirme avoir perdue de vue l'instant d'après. Souvent, il a essayé de mieux l'apercevoir, mais il a aussi bien pu être effrayé par cette présence si mystérieuse et a préféré l'éviter. En général, évaluant cette chose, il élimine ce qu'elle lui semble ne pas pouvoir être : un avion, un hélicoptère, etc., faisant tendre tout son récit vers une hypothèse qui serait celle d'une forme de vie extraterrestre ; toutefois, il finit par conclure qu'il n'avait jamais vu une chose pareille et qu'il ne « croit » pas aux extraterrestres.

L'événement le plus étonnant dans ces récits n'est pas tant qu'une telle chose se présente, mais que le témoin la perde de vue. En effet, si la chose céleste était visible plus longtemps et ne se soustrayait pas au regard si subitement, l'énigme serait résolue. Le témoin finirait par s'apercevoir, avec certitude, qu'il s'agit d'un ballon météo, d'un météore ou, peut-être, d'une soucoupe volante.

Les récits directs d'événement extraterrestre vécu se terminent majoritairement sans livrer de réponse et maintiennent une hésitation. Très brefs, ils excluent plusieurs thèmes importants au cœur des romans de Philip K. Dick : le pouvoir, la sexualité, l'argent, la mort. Toutefois, quelques témoins affirment avoir été en contact avec des extraterrestres. Dès lors, les incertitudes ne portent plus sur l'identité des choses vues, mais sur les intentions de ces êtres extraterrestres, comme dans les récits de Philip K. Dick. Or ces récits, marginaux dans le corpus étudié, ne respectent pas les règles du modèle narratif précédemment exposé, si bien qu'on peut en conclure qu'ils ne sont pas, ou pas entièrement, ceux d'une expérience vécue. Ils recourent en effet à d'autres procédés, généralement mobilisés par la littérature, et en l'occurrence par la science-fiction. Mais comment définir le genre de la science-fiction, et dans quelle mesure les récits de Philip K. Dick y appartiennent-ils ?

Un genre littéraire peut être défini de manière externe, en le situant dans des rapports sociaux ; de manière interne, en cherchant à réduire les différences entre plusieurs textes pour faire saillir des caractéristiques communes ; ou encore en articulant critères externe et interne, c'est-à-dire en faisant d'un certain rapport induit par la lecture d'un ensemble de textes, rapprochés en réduisant leurs différences, un critère distinctif. Se référant à un critère externe, Pierre Bourdieu conçoit, dans les années 1980, la science-fiction en fonction du statut social de son lectorat et de ses auteurs, comparativement à celui d'autres genres ; elle serait « contaminée par le fait qu'elle atteint un public de jeunes, d'adolescents, et sans doute aussi par le fait que ses auteurs sont eux-mêmes perçus comme statutairement inférieurs » (Bourdieu 1985 : 169). Pour autant, comme d'autres genres peuvent être dans une position dominée, Bourdieu recourt malgré tout à un critère interne, définissant la science-fiction comme ayant « mis l'imagination scientifique au service de l'imagination romanesque, donnant ainsi une base quasi rationnelle à ce que proposaient la mythologie ou le roman romanesque – prolongement de la mythologie » (Bourdieu 1985 : 173). Proposant un critère strictement interne, Quentin Meillassoux (2013) oppose la science-fiction, dont les textes présentent un futur anticipé où ce qui arrive peut toujours être expliqué par la science, à ce qu'il nomme la fiction hors-science. Une définition interne de la science-fiction croisant futur et science était déjà exposée par un personnage

double page précédente

fig. 2

Couvertures d'ouvrages
de Philip K. Dick. Avec
l'aimable autorisation des
Éditions Robert Laffont.

ci-contre

fig. 3

Robert Bauernhansl,
*Vue du public se déversant
dans le Deep space 8K*,
3 mai 2017 © Ars
Electronica/Robert
Bauernhansl.



de Philip K. Dick dans un roman de 1962, *Le Maître du Haut Château* : « La science-fiction s'intéresse à l'avenir, surtout quand la science a plus évolué que celle de maintenant. » (Dick 2012 [1962] : 148)

Les définitions d'un genre littéraire, comme toute classification, sont toujours contestables et contestées à partir de cas limites qui peuvent viser à en déplacer les frontières. C'est d'ailleurs ce que Philip K. Dick appelle de ses vœux en 1979, dans sa postface au roman de Jeter, *Dr Adder*, lorsqu'il déplore que le domaine de la science-fiction se soit « rétréci », et interpelle le lecteur, lui demandant s'il n'est pas fatigué « de lire des histoires de magie, de sorciers et de petits bonshommes aux pieds recouverts de fourrure ? » (Dick 1985 [1984] : 244). Faudrait-il alors renoncer à l'usage de la catégorie de genre littéraire ? En 1973, un autre auteur de science-fiction, Stanislas Lem, dans un texte consacré à Dick, qu'il tenait en haute estime, mettait cependant en garde contre cette tentation : « Il faut insister sur le fait que l'affiliation d'une œuvre de création à un genre n'est pas un problème abstrait mais un préalable nécessaire à toute lecture d'un livre. » (Lem 1986 [1973] : 114)

Toutefois, relève Lem, les écrits de Philip K. Dick ne respectent pas les conventions du genre de la science-fiction de son époque. Lem les rapproche de ceux d'un autre auteur, lui aussi infidèle aux conventions littéraires en cours : Kafka. Que lecteurs et critiques se plaignent du fait que « les romans de Dick violent dans une certaine mesure la convention du genre SF » équivaut « pour Kafka, à exiger que *La Métamorphose* se termine par une "justification entomologique" expliquant clairement quand et comment un homme normal peut se transformer en cafard, et que *Le Procès* explique de quoi Monsieur K est accusé » (Lem 1986 [1973] : 115). Dick, écrit le romancier Roberto Bolaño au début des années 2000 (2011 : 242), « était une sorte de Kafka passé par l'acide lysergique et par la colère ». Or, confie encore un autre auteur de science-fiction, Roger Zelazny :

Un jour, [Dick] me dit dans une lettre, « Kafka est l'un de mes auteurs favoris et j'ai longtemps souhaité pouvoir utiliser certaines de ses méthodes dans ma propre SF, mais jusqu'à présent, j'ai échoué ». Je n'étais pas du tout certain qu'il ait raté de beaucoup. (Zelazny 1986 : 146).

Si nombre d'écrits de Kafka peuvent être classés dans le genre fantastique, ceux de Dick ne devraient-ils pas l'être aussi ? Le genre fantastique peut être défini en articulant un critère interne et un critère externe, soit par l'hésitation que produit un texte sur le lecteur (Todorov 2015 : 37-38) : ce dernier ne peut se décider ni sur ce qu'est un événement inexplicable (naturel ou surnaturel ?) ni sur la manière de lire le texte (de manière allégorique ou de manière poétique). Les récits directs d'expérience vécue d'événement extra-terrestre, parce qu'ils laissent les témoins et leurs auditeurs ou lecteurs dans l'incertitude, sont donc qualifiables de fantastiques. Mais les extraterrestres dans les textes de Dick sont facilement identifiables et le lecteur n'a aucun doute sur leur qualité dès lors qu'ils sont reconnus comme tels. S'il y a du fantastique chez Dick, il n'est pas nécessairement lié à la mise en scène d'extraterrestres, mais au rapport que les personnages entretiennent à la réalité, faisant douter le lecteur lui-même de ce qu'il a lu.

Trois manières de maîtriser la réalité

C'est pourtant avec le cas d'un extraterrestre que Dick inaugure le thème de l'incertitude de la réalité, d'après l'auteur de science-fiction Robert Silverberg (2006 [1992]). Ce dernier relate comment, jeune étudiant de 18 ans, il a lu la nouvelle de Dick (2006), « L'imposteur », publiée en 1953, où le personnage principal se pense comme un humain, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est en fait une machine extraterrestre humanoïde, à l'intérieur de laquelle se trouve une bombe qui finit par exploser. D'après Silverberg, avec « L'Imposteur », on assiste à l'émergence du thème dominant que Dick exploitera jusqu'à l'obsession et qui le rendra célèbre : « Jusqu'à quel point peut-on se fier à ce qu'on perçoit de la réalité ? » (Silverberg 2006 [1992] : 95)

Cette incertitude sur ce qu'est la réalité est au cœur des récits littéraires de Philip K. Dick, comme Lem le remarquait dans son article de 1973, en soulignant aussi leur fréquente incohérence :

Les singularités de l'univers dickien viennent principalement du fait que, dans son monde, c'est la réalité qui est soumise à un profond phénomène de dissociation et de duplication. [...] L'effet final est toujours le même : la distinction entre la réalité et l'illusion se révèle impossible. (Lem 1986 [1973] : 111)

Toutefois, Dick a oscillé entre au moins deux grandes conceptions de la réalité. Ainsi que le note Simon Critchley dans un commentaire de *L'Exégèse* (Dick 2016 [2011] : 110), il recourt d'une part à une vision moniste du cosmos (selon laquelle l'univers serait un seul et unique organisme vivant), d'autre part à une vision dualiste (selon laquelle le monde phénoménal est une prison régie par des entités). Dick formule cette conception dualiste dans une lettre à Claudia Bush, datée du 13 février 1975 :

Ce que nous voyons est un univers fantôme, un reflet – renvoyé par un miroir – d'un autre univers qui se trouve derrière lui, et cet univers-là l'individu peut l'atteindre directement, sans l'intervention d'un prêtre, de la messe, ou de la communion, sans même savoir ce qu'il fait. (*Ibid.* : 147)

Dick ajoute, dans la même lettre, qu'il incorpore dans ses romans ses réflexions sur la réalité :

Cette prise de conscience apparaît, semble-t-il, çà et là dans mes textes, mais seulement parce que je perçois la nécessité théorique de l'y insérer, de sorte que mes personnages puissent parler de ce qu'ils ont vu, exposer leurs interprétations et en chercher le sens. (*Ibid.* : 144)

Ce passage entre le récit d'expérience vécue et le récit littéraire concernant la conception de la réalité est repérable si l'on rapproche un épisode vécu par Dick, consigné en 1978, et un passage d'un de ses romans, *Siva*, publié en 1980. Dans *L'Exégèse*, Dick note dans un fragment, daté d'avril-mai 1978 :



Un jour, j'ai donné à Jamis la définition suivante de la réalité : « C'est ce qui ne disparaît pas quand on lui retire son assentiment. » En février 74, j'ai temporairement retiré mon assentiment à la Californie de 1974 – et elle a disparu (un mois plus tard). (*Ibid.* : 516)

Dans *Siva*, le narrateur rapporte :

Un jour, lors d'une conférence que je prononçais à l'université de Fullerton, en Californie, un étudiant m'a demandé de donner une définition simple et brève de la réalité. J'ai réfléchi un moment et je lui ai répondu : « La réalité, c'est ce qui refuse de disparaître quand on cesse d'y croire. » (Dick 1981b [1980] : 81)

Dans une conception moniste, Dick regrette d'être mis dans la position de l'ethnologue sur un terrain sans limite, c'est-à-dire sans pouvoir accéder à une extériorité par rapport à ce terrain qu'est la réalité : « On ne peut jamais connaître le monde (la réalité) tel qu'il est réellement car on ne peut s'en exclure en tant que participant-observateur. » (Dick 2017 [2011] : 233) Dans une conception dualiste, le problème posé par les écrits de Dick concernant la réalité n'est pas seulement de déterminer ce qui est réel de ce qui ne l'est pas, mais de savoir qui maîtrise la réalité, ce qui suppose que cette réalité puisse être et soit construite. Or Dick n'a pas choisi une seule réponse, mais exploré au moins trois possibilités, que l'on peut rapporter à des modèles utilisés aussi en sciences humaines et sociales. Le premier instaure la réalité comme étant projetée sur un écran, dans le deuxième, la réalité est dédoublée par des êtres jouant sur une scène (en public) un rôle qui ne correspond pas à ce qu'ils sont hors scène (en privé), le troisième propose de faire coexister des mondes aussi réels les uns que les autres, et pourtant s'excluant.

La maîtrise de la construction de la réalité peut tout d'abord prendre la forme d'une maîtrise de ce qui est montré de la réalité sur un écran de télévision ou de cinéma, et que j'appellerai la *maîtrise de l'écran de la réalité*. Dick illustre ici une critique que des auteurs de sciences humaines et sociales ont fréquemment adressée aux médias de masse, depuis les écrits de l'École de Francfort jusqu'à ceux, politiques, de Noam Chomsky dénonçant une fabrication du consentement. Dans *La Vérité avant-dernière* (Dick 2000 [1964]), Dick met en scène deux mondes : d'un côté, la grande majorité de l'humanité, obligée à vivre cachée sous terre depuis une quinzaine d'années, de l'autre, une élite qui vit à la surface et maintient les masses sous terre en leur donnant à voir, projetée sur de grands écrans de télévision, une guerre mondiale en surface entièrement mise en scène (avec des décors réalisés par des artistes reconstituant des scènes de guerre, et des discours du supposé leader Yancy écrits par des auteurs spécialisés).

Dick fait appel, ensuite, à une *maîtrise de la scène de la réalité*, dont on peut trouver une correspondance en sciences humaines et sociales dans l'analyse par Erving Goffman de la maîtrise des apparences normales, dotant les acteurs de rôles sociaux, ou dans l'opposition entre officieux et officiel chez Pierre Bourdieu, qui fait du passage de l'un à l'autre « la manipulation sociale par excellence », bien qu'il récuse le terme d'acteur au profit de celui d'agent (Bourdieu 2015 : 159 et 288). Cette maîtrise de la scène de la réalité peut prendre soit la forme d'une machine ou d'une entité (comme une amibe martienne) ayant l'apparence d'un être humain et jouant son rôle, soit celle

ci-contre

fig. 4

Photographie d'objets volants non identifiés, Salem, États-Unis, août 1952. Photo Popperfoto/Getty Images.

d'un humain dont le personnage public ou officiel diffère de ce qu'il est réellement en privé ou officieusement. Dans *Simulacres* (Dick 2014 [1964]), Philip K. Dick situe son intrigue à la fin des années 2040, dans les USEA, fédération regroupant les États d'Amérique et d'Europe, organisée politiquement par des élections, portant au pouvoir régulièrement un président nommé *der Alte*, qui épouse toujours la même femme depuis plusieurs décennies, Nicole Thibodeaux, laquelle posséderait le pouvoir, devenu matriarcal. Or *der Alte* est un simulacre, c'est-à-dire une machine, fréquemment remplacée. Quant à Nicole Thibodeaux, c'est le rôle joué par une actrice qui change aussi périodiquement, l'authentique Nicole Thibodeaux étant morte depuis plusieurs années. L'actrice est au service d'un conseil du gouvernement composé de neuf personnes, qui, eux, maîtrisent la réalité.

Enfin, Dick imagine des réalités complètes distinctes, entre lesquelles se déplace un personnage. On peut les atteindre par la prise d'une substance (souvent une drogue) ou par l'usage d'une machine qui permet de voyager dans le temps. D'où un triple enjeu : maîtriser l'accès à la chose permettant de se déplacer d'une réalité à une autre (la production et la distribution d'une substance, l'utilisation d'une machine) ; maîtriser le déplacement lui-même ; et, par ces déplacements, maîtriser la construction de la réalité, passée, présente, ou à venir. Bien que l'accès à ces diverses réalités ne passe pas par un mouvement spatial, on peut considérer cependant que leur équivalent en sciences humaines et sociales est celui de différentes cultures closes sur elles-mêmes. On trouve un exemple de cette *maîtrise des mondes de la réalité*, telle que je propose de l'appeler, dans *Ubik* (1970 [1969]) ou dans *En attendant l'année dernière* (1977 [1966]), où le personnage principal vit successivement dans différentes réalités, tout en comprenant qu'il y a déjà vécu précédemment, comme un anthropologue qui circulerait entre plusieurs cultures. Objets et êtres peuvent passer d'une réalité à une autre, de la même manière qu'on importerait des objets ou des êtres d'une culture dans une autre.

Concernant la maîtrise de la construction de la réalité dont le nouveau cadre est produit par la prise de la substance ou l'activation d'une machine, Dick met l'accent non pas sur ceux qui habitent cette réalité dans laquelle un personnage fait irruption, mais sur ce même personnage capable d'agir jusqu'à construire entièrement cette réalité, comme si un anthropologue décrivait une culture qui n'existerait ainsi décrite que de son point de vue. Dans *Le Dieu venu du Centaure* par exemple, pendant que l'un des protagonistes prend une des substances, une fille dit au sujet des glucks, créatures extraterrestres :

Ils sont un produit de *mon* esprit, pas du lichen. Pourquoi tout univers nouvellement construit devrait-il être agréable ? J'aime bien les glucks que j'ai mis dans le mien ; ils parlent à quelque chose qui se trouve au plus profond de moi. (Dick 2013 [1964] : 116)

Dès lors, se pose la question de savoir comment ces mondes coexistent : une question classique de la présentation des cultures lorsqu'elles ne sont pas distribuées sur une échelle évolutionniste mais qu'elles cohabitent, dans les théories structuralistes ou poststructuralistes bâties notamment pour échapper à l'opposition entre nature et culture. Or, dans les récits littéraires de Dick, le passage d'un monde à l'autre ne suit pas une logique structuraliste (au sens où il ne s'agit pas d'un système de variations dans un même cadre temporel ou situé hors de toute temporalité), ni ne s'exprime dans un

langage mathématique. Ainsi, lorsque Meillassoux s'interroge sur l'existence d'une réalité antérieure ou postérieure à l'existence de l'espèce humaine, il repère un écart temporel entre le monde et le rapport-au-monde (une « diachronicité »), qu'il résorbe cependant en se tournant vers la mathématisation de la nature, laquelle permet de connaître ce qui peut être tandis que nous ne sommes pas (Meillassoux 2006). Mais la mathématisation de la nature ne permet pas encore de déplacer un humain, même s'il est un scientifique, avant l'apparition, ou après la disparition de l'espèce humaine.

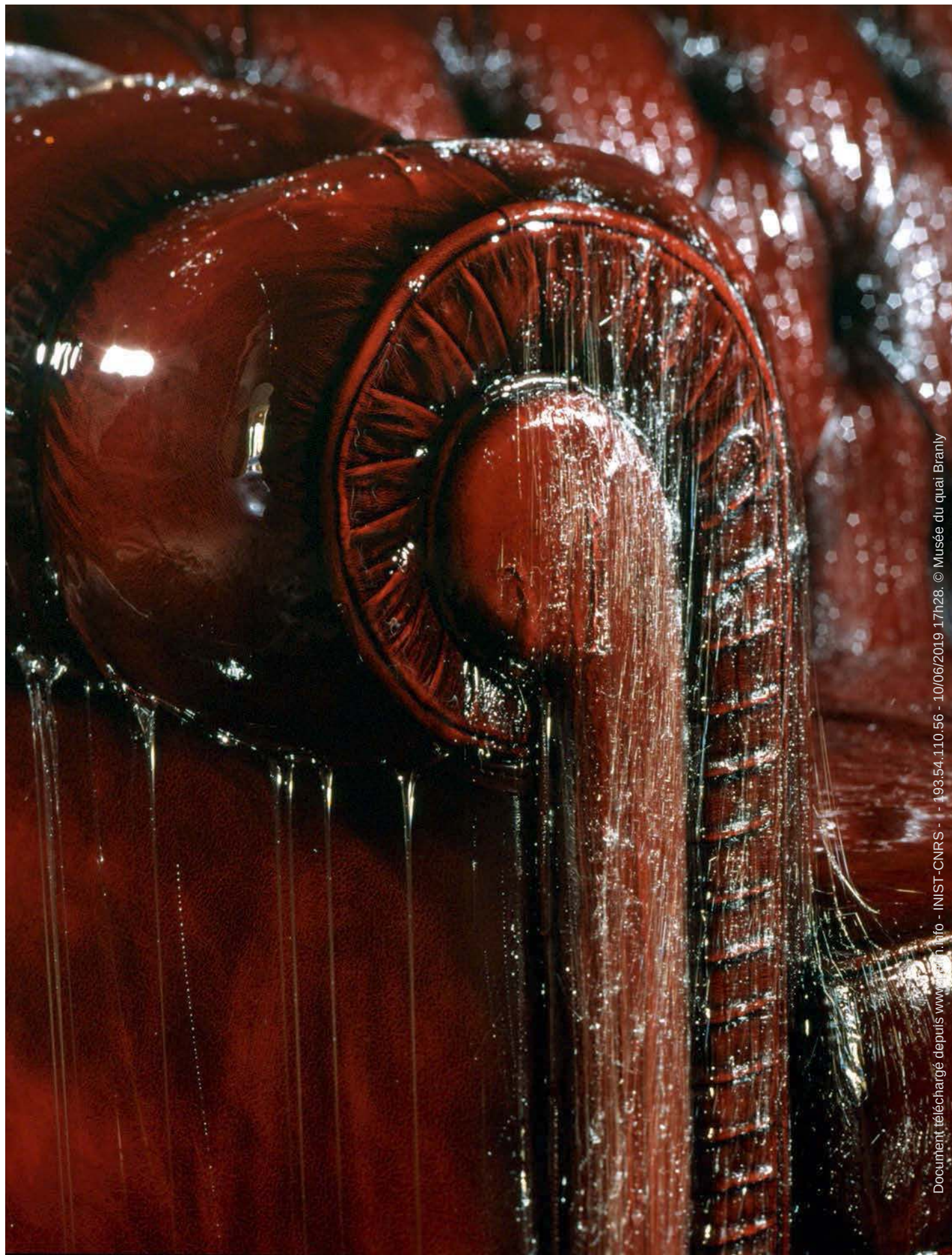
Or Dick conçoit l'existence de plusieurs rapports au temps, et qu'un être, humain ou non humain, puisse passer de l'un à l'autre, tout en gardant généralement son nom propre, ce qui permet de maintenir, pour le lecteur, son identité. Chez Dick, le temps a une vitesse, qui peut être accélérée ou ralentie (comme dans *Glissement de temps sur Mars* [Dick 1981a, 1964], où un enfant schizophrène parvient à maîtriser, dans une certaine mesure, le futur). Mais, surtout, d'une part le temps peut être réversible et il peut y avoir des « présents alternatifs » (comme dans *En attendant l'année dernière* [Dick 1977, 1966],), d'autre part des êtres ou des entités peuvent se soustraire entièrement au temps et sont donc atemporels. De telles conceptions rendent impossible la notion d'un temps linéaire et irréversible partagé par tous les humains, et, avec elle, celles d'une évolution irréversible, d'un progrès illimité, ou d'une maîtrise du temps découpé en périodes (Esquerre 2013 : 235). À quel point les différentes théories anthropologiques culturalistes, structuralistes ou poststructuralistes ont-elles renoncé, elles aussi, à de telles notions du temps sans aller jusqu'à assumer des temps réversibles, non linéaires et non partagés par tous les humains, tandis que les anthropologues énonçant ces théories se plaçaient hors du temps, ou s'incluaient dans de très lentes variations de structures ? La réponse est loin d'être claire, tant elle est esquivée.

La prise de conscience par un personnage de la construction de la réalité (Fitting 1983), que celle-ci soit projetée sur un écran, mise en scène, ou formant jusqu'à des mondes coexistant, peut s'opérer par la comparaison (par exemple entre les différences de prononciation des discours d'un dirigeant comme dans *La Vérité avant-dernière* [Dick 2000, 1964]) ou par l'établissement de contradictions. Faire connaître l'existence de cette construction peut être émancipateur. Mais abandonner toute maîtrise de la construction de la réalité, c'est, en général, laisser la place au chaos. Comme le dit l'un des personnages de *Loterie solaire* : « Nous dépendons tous du hasard ; nous perdons le contrôle de la réalité parce que nous ne pouvons plus rien planifier. » (Dick 1974 [1955] : 79)

Pour qui la réalité est-elle construite ?

Philip K. Dick confie, dans un écrit de mars 1977, qu'il a commencé à émettre dès 1951 dans ses récits littéraires des hypothèses sur « la nature de la réalité », et à se demander « si elle était vraiment là, dehors (et non dedans), et si oui, de quoi il s'agissait vraiment » (2016 [2011] : 411). Ce ne sont pas seulement ses personnages qui sont obsédés par la quête de l'authenticité, mais lui-même, comme il le reconnaît en octobre 1978 : « Je tente perpétuellement de définir les critères permettant de distinguer le faux de ce qui n'est pas faux, et ce dans tous les domaines. » (*Ibid.* : 671)

Or, dans une lettre à Claudia Bush du 26 novembre 1974, il considère que sa connaissance de la construction de la réalité pourrait lui provenir d'une relation avec des êtres extraterrestres :





Que je sois en contact mental direct avec des systèmes extraterrestres intelligents, voilà qui me paraît évident depuis déjà un bon bout de temps, mais les conséquences ne sont pas évidentes du tout. (Dick 2016 [2011]: 109)

Ces êtres lui fourniraient des informations qu'il n'aurait aucun moyen de se procurer par lui-même. Dick fait sienne l'idée diffusée par un ouvrage à succès paru en 1960, *Le Matin des magiciens*, de Louis Pauwels et Jacques Bergier, selon laquelle «si des surhommes (des mutants, par exemple) évoluaient incognito parmi nous, ils se serviraient de choses, de véhicules tels que la littérature populaire [...] pour "communiquer" entre eux» (*Ibid.*: 543). Les romans de science-fiction seraient donc porteurs de messages cachés entre êtres extraterrestres :

L'idéal serait donc que l'auteur n'ait conscience de rien, qu'il soit guidé de manière subliminale. Évidemment, au moment où les emmerdements lui tombent dessus, si les mutants ont de l'éthique, si ce ne sont pas de simples exploiters, ils viennent à son secours. Ils savent qu'il a des ennuis grâce aux pouvoirs paranormaux qui leur ont déjà permis d'introduire leurs messages dans ses livres. (*Ibid.*: 544)

Cependant, les récits littéraires de Philip K. Dick, et *La Trilogie divine* en particulier, comportent, intégrés à la logique narrative, composée d'une succession d'événements, des éléments provenant d'écrits non narratifs, issus principalement de la philosophie, grecque notamment (Platon, Héraclite, Parménide, Empédocle), mais pas seulement (Heidegger, Spinoza, Teilhard de Chardin, Bergson), d'écrits religieux (l'apôtre Paul, ainsi que Calvin), et de la psychanalyse (Jung). Ses théories de la réalité s'alimentent donc aussi auprès de ces différentes sources, dont il fait largement état dans les notes et les lettres regroupées dans *L'Exégèse*, s'appuyant particulièrement sur Platon, l'auteur le plus cité, pour y développer sa conception dualiste de la réalité.

La question de savoir qui contrôle la réalité, formulée dès le début des années 1950 par Dick, est présente non pas seulement dans ses récits littéraires, mais aussi dans les sciences humaines et sociales d'après-guerre. Elle se pose, d'une part, dans le contexte de l'essor des médias de masse en période de guerre froide et après la chute du nazisme, qui y avait déjà largement eu recours, et d'autre part, dans celui des mouvements de décolonisation (afin de reprendre aux colonisateurs le contrôle de la construction de la réalité). Elle s'est déployée spectaculairement en 1974, aux États-Unis, lors de l'affaire du Watergate et de la démission du président Richard Nixon.

Grandement affecté par cette affaire, Dick connaît cette année-là une crise profonde qui le conduit à séjourner à l'hôpital. Dans un texte daté du 8 juillet 1974, il affirme, en référence à Nixon, que «le langage du Mensonge quel qu'il soit crée dans l'instant une pseudo-réalité qui contamine la réalité, et ce jusqu'à ce que le Mensonge soit défait» (*Ibid.*: 62). Or, rétrospectivement, Dick établit un rapport entre son expérience personnelle et «la chute de la tyrannie exercée par Nixon et sa bande» (*Ibid.*: 337): «L'ère précédente a émergé d'en dessous... pendant que j'étais à l'hôpital, juste au moment où Nixon a démissionné, le jour même où on m'a opéré, réparé.» (*Ibid.*: 206) Dick considère même que la chute de Nixon est due à l'intervention d'une

double page précédente

fig. 5
Grout/Mazéas, *Sans titre*
[mobillier baveux], 2001.
Photo Marc Boyer © Grout/
Mazéas.

entité extraterrestre, comme il le confie à Claudia Bush, dans une lettre datée du 21 mars 1975 :

L'année dernière, de puissants esprits issus de l'ionosphère, et peut-être même d'aussi loin que la couronne solaire, ont été envoyés ici afin d'intervenir. Ce qu'ils ont fait. Ils ont tout laissé en ruine (Nixon est désormais une ruine classée). Ceux dont ils se sont emparés pour mener à bien leur grand œuvre (dont je fais partie). (*Ibid.* : 227)

Il reprend cette idée dans son récit littéraire *Siva* en 1980 :

Il [Horselover Fat, le personnage principal] croyait que Zebra venait d'une planète de la constellation de Sirius, qu'il avait renversé la tyrannie de Nixon en août 1974 et finirait par établir sur la Terre un royaume juste et pacifique d'où seraient bannies la maladie, la douleur, la solitude, et où tous les animaux danseraient une ronde joyeuse. (Dick 1981b [1980] : 107)

Toutefois, lorsque Dick présente une réalité entièrement construite, comme dans le cas de celle projetée sur un écran ou de mondes coexistant, il partage avec celui qu'il tient en horreur, Richard Nixon, l'idée d'un « constructionnisme universel », au sens où tout serait socialement construit. Le philosophe Ian Hacking estime qu'une telle théorie vient de la doctrine qu'il a appelée l'« idéalisme linguistique » (*lingualism*), selon laquelle n'existe que ce dont on parle, rien n'ayant de réalité avant que l'on ait dit ou écrit quelque chose à son propos (Hacking 2001 [1999] : 43). Il relève qu'il est difficile de trouver, en sciences humaines et sociales, à la fin du xx^e siècle, un chercheur qui soutiendrait une telle théorie, car la plupart des défenseurs d'une construction sociale de la réalité l'ont restreinte à une idée spécifique et localisée. En revanche, dès 1975, dans *Why Does Language Matter to Philosophy?*, Hacking attribue cette position de l'idéalisme linguistique au président Richard Nixon, pour qui tous ses énoncés étaient la réalité, et qui s'est détruit plutôt que de détruire la réalité en tant qu'elle tient dans les énoncés. C'est pourquoi le « gang connu comme les plombiers de la Maison-Blanche » a cherché seulement « à voler les énoncés de l'autre, dans un vain espoir de posséder leur réalité [...] ». Une parodie monstrueuse de la philosophie a été jouée sur la scène d'un fou », conclut Hacking (1975 : 183, traduction de l'auteur).

Le hors-construit

Les manières de concevoir la réalité en tant qu'elle serait construite peuvent se répartir entre, d'un côté, une construction totale (« tout est construit »), et de l'autre, une construction partielle, soit délimitée dans le temps et dans l'espace (« ceci est construit »). Si la réalité est construite, partiellement ou totalement, alors elle a été construite par une entité. Dans cette perspective, les sciences humaines et sociales ont proposé plusieurs réponses possibles pour l'identifier. Si la construction est partielle, on peut l'attribuer à un groupe d'êtres humains, éventuellement associés à d'autres, lesquels, reconnaissant la construction, y participent aussi (des constructeurs). Si la construction est totale, l'entité qui construit la réalité peut être soit une institution, c'est-à-dire un être collectif d'ordre humain (Searle 1998 [1995] ; Boltanski 2009), soit un individu en position de diriger une institution



puissante (Richard Nixon, président des États-Unis), soit, encore, une entité à l'intérieur de laquelle les humains sont inclus, telle que la « nature ». Mais Philip K. Dick a envisagé une autre possibilité : l'entité qui construit la réalité n'est pas humaine et peut être désignée comme « extraterrestre » ou « divine ». Toutefois, il ne s'en tient pas à une seule manière de nommer ces êtres extraterrestres, qui pourraient tout aussi bien n'être qu'une seule entité appelée Zebra ou encore « le Christ – le Christ cosmique – ou Brahma – ou une entité de type IA [Intelligence Artificielle] créatrice de réseau-réalité » (Dick 2016 [2011] : 411). Il y a, dans cette énumération, une indécidabilité à identifier qui contrôle la réalité.

Si l'on soutient que la réalité est construite, totalement ou partiellement, reste à savoir comment désigner les formes d'existence en dehors de cette construction, qu'on peut appeler le *hors-construit*, et quels sont les critères permettant de distinguer ce qui est construit de ce qui ne l'est pas. C'est du moins la perspective, dès lors qu'on postule que la quête de connaissances n'essuiera pas d'échecs, perspective que Meillassoux attribue à la science-fiction lorsqu'il la définit comme mettant en scène un futur anticipé, dans lequel la science peut toujours expliquer ce qui arrive. Mais peut-être la science a-t-elle davantage à apprendre du fantastique, en tant qu'hésitation non seulement sur la manière de lire un texte, mais sur le caractère inexplicable d'un événement, comme il existe des récits d'expérience vécue gardant une part d'indécidable sur ce qui a été vécu. Car on peut distinguer, comme Chomsky nous y invite, un problème, qui s'inscrit dans nos facultés cognitives, d'un mystère, qui les déborde, qu'il appelle « mystère-pour-les-humains ». Explorer et résoudre des problèmes se présentant comme des énigmes, d'une part, n'empêche pas d'essayer de délimiter ce qui relève, d'autre part, de « mystères-pour-les-humains », c'est-à-dire de « mesurer la portée et les limites de la capacité humaine à comprendre le monde, en admettant la possibilité qu'une intelligence structurée autrement puisse considérer les mystères-pour-les-humains comme des problèmes élémentaires et s'étonner de notre incapacité à les résoudre » (Chomsky 2016 : 86). La construction de la réalité passant par le langage, on peut envisager, et ce d'autant plus si cette construction de la réalité est totale, que le hors-construit est ce qui ne se laisse pas résorber, ce qui échappe au langage, ce dont le langage ne peut rendre compte.

IRIS
arnaud.esquerre@ehess.fr

ci-contre

fig. 6
Zisis Kardianos, *Sans titre*,
Athènes, 2011
© Zisis Kardianos.

Bibliographie

L'incognoscible maître de la réalité

Par Arnaud Esquerre

Bolaño, Roberto

2011 [2004] *Entre parenthèses*, trad. de l'espagnol par Robert Amutio. Paris, Christian Bourgois.

Boltanski, Luc

2009 *De la critique : précises de sociologie de l'émancipation*. Paris, Gallimard.

Bourdieu, Pierre

1985 « "Littérature" et "para-littérature", légitimation et transferts de légitimation dans le champ littéraire : l'exemple de la S.-F. » (entretien avec Yann Hernot), *Science Fiction* 5 : 166-183.

2015 *Sociologie générale*, t. I : *Cours au Collège de France 1981-1983*. Paris, Seuil/Raisons d'agir.

Chomsky, Noam

2016 *Quelle sorte de créatures sommes-nous ?*, trad. de l'anglais par Nicolas Calvé. Montréal, Lux.

Dick, Philip Kindred

1970 [1969] *Ubik*, trad. de l'anglais par Alain Dorémieux. Paris, Robert Laffont.

1974 [1955] *Loterie solaire*, trad. de l'anglais par Frank Straszitz. Paris, J'ai Lu.

1977 [1966] *En attendant l'année dernière*, trad. de l'anglais par Michel Deutsch. Paris, Le Livre de Poche.

1981a [1964] *Glissement de temps sur Mars*, trad. de l'anglais par Henry-Luc Planchat. Paris, Robert Laffont.

1981b *Siva*, trad. de l'anglais par Robert Louit. Paris, Denoël.

1982 [1981] *L'Invasion divine*, trad. de l'anglais par Françoise Cartano. Paris, Denoël.

1983 [1982] *La Transmigration de Timothy Archer*, trad. de l'anglais par Alain Dorémieux. Paris, Denoël.

1985 [1984] « Postface », in Kevin Wayne Jeter, *Dr Adder*, trad. de l'anglais par Michel Lederer. Paris, Denoël : 243-247.

2000 [1984] *La Vérité avant-dernière*, trad. de l'anglais par Alain Dorémieux. Paris, 10/18.

2006 *Nouvelles*, t. I : 1947-1953, trad. de l'anglais par Hélène Collon. Paris, Denoël.

2012 [1962] *Le Maître du Haut Château*, trad. de l'anglais par Michelle Charrier. Paris, J'ai Lu.

2013 [1964] *Le Dieu venu du Centaure*, trad. de l'anglais par Sébastien Guillot. Paris, J'ai Lu.

2014 [1964] *Simulacres*, trad. de l'anglais par Christian Guéret et Marcel Thaon. Paris, J'ai Lu.

2016 [2011] *L'Exégèse*, t. I, trad. de l'anglais par Hélène Collon. Paris, J'ai Lu.

2017 [2011] *L'Exégèse*, t. II, trad. de l'anglais par Hélène Collon. Paris, J'ai Lu.

Esquerre, Arnaud

2013 *Prédire : l'astrologie au XXI^e siècle en France*. Paris, Fayard.

2016 *Théorie des événements extraterrestres : essai sur le récit fantastique*. Paris, Fayard.

Fitting, Peter

1983 « Reality as Ideological Construct: A Reading of Five Novels by Philip K. Dick », *Science Fiction Studies* 10 (2) : 219-236.

Hacking, Ian

1975 *Why Does Language Matter to Philosophy ?* Cambridge, Cambridge University Press.

2001 [1999] *Entre science et réalité : la construction sociale de quoi ?* trad. de l'anglais par Baudoin Jurdant. Paris, La Découverte.

Lem, Stanislas

1986 [1973] « Un visionnaire parmi les charlatans », *Science fiction : spécial Philip K. Dick* 7-8 : 102-124.

Meillassoux, Quentin

2005 *Après la finitude : Essai sur la nécessité de la contingence*. Paris, Le Seuil.

2013 *Métaphysique et fiction des mondes hors-science*. Paris, Aux forges de Vulcain.

Searle, John R.

1998 [1995] *La Construction de la réalité sociale*, trad. de l'anglais par Claudine Tiercelin. Paris, Gallimard.

Silverberg, Robert

2006 [1992] « Philip K. Dick : les fictions courtes », in Hélène Collon (éd.), *Regards sur Philip K. Dick : le kalédickoscope. Anthologie de témoignages et de textes critiques*. Amiens, Encrage : 91-99.

Todorov, Tzvetan

2015 [1970] *Introduction à la littérature fantastique*. Paris, Points.

Zelazny, Roger

1986 « Dick à Metz » (1984), *Science fiction : spécial Philip K. Dick* 7-8 : 144-150.

page 140 et ci-contre

Robert Bauernhansl, *Vue du public se déversant dans le Deep space 8K*, 3 mai 2017 (détail) © Ars Electronica/Robert Bauernhansl.

